

Cuitlahuac (aujourd'hui Tlahuac), et Ixtapalapa, villes situées sur le lac, et c'est de cette dernière ville qu'il se dirigea sur Mexico, dont le luxe et la magnificence le frappèrent d'étonnement.



CHAPITRE VIII.

Mexico.

Mexico, dont le nom indien *Mexitli* ou *Huitzlipochtli*, signifie habitation du dieu de la guerre, fut communément appelée Tenochtitlan jusqu'en 1530, où les Espagnols lui donnèrent définitivement le nom qu'elle porte aujourd'hui.

L'ancienne cité contenait, lorsque Hernan Cortez la conquît, soixante mille familles, ce qui équivaut environ à une population de trois cent mille âmes, réparties en deux quartiers, dont l'un, nommé Tlatelulco, était destiné aux plébéiens et l'autre, Mexico ou Mejico, séjour de la cour et de la noblesse, donna son nom à la ville entière.

Cette cité occupait un espace immense couronné de tous côtés par de hautes montagnes, d'où descendaient les rivières et les torrents qui, dirigés dans la vallée, formaient différents lacs, et dans les endroits les plus profonds, deux lacs principaux entourés par plus de cinquante villages. Ces deux lacs formaient une petite mer d'environ trente lieues de circonférence. Une digue de pierre les divisait, et ils communiquaient entre eux par des ouvertures, par des ponts en bois et par des écluses destinées à verser le trop-plein d'un lac dans l'autre. Le plus élevé était composé d'eaux douces dans lesquelles on pêchait d'excellent poisson ; au contraire, les eaux du second lac étaient salées et amères comme celles de la mer, ce n'était pas parce que les eaux qui arrivaient des montagnes étaient originairement de qualités différentes, mais bien parce que les terres qui les recevaient et formaient ces immenses réservoirs, étaient d'une nature saline dans le lac inférieur. Les habitants en tiraient un grand avantage pour la fabrication du sel qu'ils ramassaient sur ses bords, purifiaient au soleil et dégageaient par le feu des parties étrangères auxquelles il était mêlé.

La cité était située environ au milieu du lac d'eau douce ; elle communiquait à la terre par ses aqueducs ou chaussées principales, constructions somptueuses qui servaient autant à l'ornement qu'à l'utilité. La première, de deux lieues de longueur, était située au sud ; la seconde, d'une lieue, se dirigeait au nord, et la troisième, un peu moins longue, allait à l'ouest. C'est par la première que les Espagnols pénétrèrent dans la ville. Les rues étaient nivelées et spacieuses ; les unes étaient des canaux avec des ponts pour la communication des habitants ; d'autres en terre

sans pavé ; quelques-unes avaient des quais de chaque côté et un large canal au milieu pour les barques et canots, de différentes dimensions, qui parcouraient la ville et servaient au commerce. Leur nombre, qui pourra paraître incroyable, ne s'élevait pas à moins de cinquante mille, sans compter les petites embarcations que l'on nommait *acales*, faites d'un tronc d'arbre et contenant une seule personne.

Les édifices publics et les hôtels des nobles, qui composaient la majeure partie de la cité, étaient construits en pierre, et les maisons des habitants, inégales et humides, étaient cependant disposées de manière à laisser de grandes places régulières où se tenaient les marchés.

La place de Tlatelulco était la plus spacieuse et la plus fréquentée. A de certains jours de l'année tous les principaux marchands accourus des différentes parties du royaume s'y réunissaient avec les produits les plus précieux de leurs manufactures ; la place alors se couvrait de boutiques rangées en lignes parallèles, et si pressées, qu'à peine les acheteurs pouvaient circuler entre elles. Rien ne saurait, disent les écrivains espagnols, donner une idée de l'ordre, de la richesse et de la variété de ces foires : il y avait de longues files d'orfèvres, dont les ouvrages excitaient l'admiration des plus habiles ouvriers espagnols ; les peintres n'étaient pas les moins nombreux, leurs tableaux en plumes représentaient des paysages et des figures d'un coloris agréable, et qui dénotaient une rare patience dans leurs auteurs. Les poteries, dont malheureusement peu ont été conservées jusqu'à nos jours, étaient d'une terre extrêmement fine et d'une variété incroyable de forme et de couleur, parfaitement appropriées du reste aux usages auxquels elles étaient destinées,

soit pour l'utilité, soit pour l'ornement d'une maison.

Les transactions s'opéraient par voie d'échanges, et pour les compléments et les différences, le maïs et le cacao servaient de monnaie ; ils ne pesaient pas leurs marchandises, mais ils avaient des mesures avec des numéros et des caractères pour en désigner la capacité.

Les temples s'élevaient majestueusement au-dessus des autres édifices. Le plus considérable, celui dans lequel résidaient les principaux prêtres, était dédié à l'idole Vitzilipuztli, le dieu de la guerre. Les descriptions sur la dimension et la forme de ce temple sont trop contradictoires pour que nous puissions les admettre complètement : quelques-unes sont évidemment le produit de l'imagination de leurs auteurs, mais on peut croire qu'il était digne de la puissance et de la richesse de la nation qui l'avait fait édifier. Le plan était un carré régulier percé de quatre portes principales, dont chacune occupait le milieu d'un des côtés ; les habitations des prêtres étaient placées dans la partie intérieure des murailles, et l'espace qui restait au centre était, dit-on, si vaste, que huit à dix mille personnes pouvaient s'y réunir pour la célébration du culte. Il y avait huit temples presque aussi magnifiques que celui-là à Mexico, et les temples secondaires s'élevaient, dit-on, au nombre immense de deux mille.

Outre le palais principal, Montezuma avait plusieurs résidences qui concouraient à embellir la cité et témoignaient de la richesse du souverain¹.

On nous pardonnera cette digression qui servira à mieux

¹ Solis, *Historia de la conquista de Mejico*.

faire ressortir la différence de l'ancienne capitale indienne avec la ville moderne dans laquelle nous entrons triomphalement.

Lorsque nous eûmes franchi la porte San-Lazaro, ainsi que nous l'avons dit, le piquet de cavalerie qui nous escortait se mit en tête du cortège, et la compagnie de dragons suivit la voiture en fermant la marche : nous allions au pas.

La ville, peu séduisante à l'extérieur, changea complètement d'aspect à mesure que nous avançons dans ses belles rues larges et alignées, se coupant toutes à angle droit, et parfaitement orientées du nord au sud et de l'est à l'ouest. Nous marchions si gravement, que j'avais le temps de remarquer les figures étonnées de la foule qui encombraient les rues ; c'était justement l'heure de la promenade, et le spectacle était assez nouveau pour attirer l'attention ; les croisées étaient encombrées de personnes qui se penchaient afin de plonger leurs regards dans la voiture, et j'avais de la peine à conserver le sérieux convenable à la situation.

Nous traversâmes la grande place sur laquelle est située la cathédrale¹, qui est un grand et vaste édifice que j'éprouvais une véritable joie à regarder : il y avait longtemps que mes yeux ne s'étaient arrêtés sur un de ces splendides monuments que la religion chrétienne a semés sur la surface de la terre comme de magnifiques témoins de sa puissance et de sa céleste origine.

On nous demanda où nous voulions loger ; plaisante

¹ Don Francisco Fernandez de la Cueva, duc d'Albuquerque, nommé vice-roi en 1653, fit achever la sainte église cathédrale et métropolitaine.

question pour des gens qui arrivent dans un pays ennemi et inconnu ; don Calisto Zaragoza se chargea heureusement de la réponse , et nous descendîmes au *grand hôtel de Mexico Callejon del Espiritu Santo*, au milieu d'une double haie de dragons, impuissante toutefois à maintenir l'avidité des spectateurs que notre présence avait attirés.

A peine avions-nous mis pied à terre, que le consul de France à Mexico, M. Lainé de Ville-l'Évêque, fendit la foule et vint, au nom d'un compatriote établi depuis longtemps à Mexico, M. le docteur Plane, nous offrir l'hospitalité. Nous nous laissâmes aisément convaincre et nous remontâmes en voiture, mais la promenade ne dura heureusement pas plus de cinq minutes, les honneurs commençaient à me fatiguer un peu.

On avait appris la veille au matin seulement la mission dont le commandant Leray était chargé, et l'arrivée du député devait suivre la nouvelle de si près, que le docteur Plane n'avait pas cru devoir perdre une minute ; il avait fait préparer une partie de sa maison de la manière la plus confortable, pensant que le commandant Leray serait plus convenablement chez lui qu'à l'hôtel, et que nous serions aussi satisfaits d'avoir accepté l'hospitalité chez lui qu'il paraissait heureux de nous l'offrir.

Le consul fit les honneurs d'un dîner splendide qui nous avait été préparé entièrement à la française. Notre hôte, par un excès de discrétion, ne vint que vers la fin du repas, accompagné d'un autre compatriote, M. le docteur Solié, également établi à Mexico. Mon nom ayant attiré son attention, il résulta d'explications mutuelles que je pressais dans mes bras un des plus anciens amis de ma famille ; je fus ex-



CALLE DEL PUENTE DEL ESPIRITU SANTO.

cusable de ne l'avoir pas reconnu de prime-abord ; j'ignorais qu'il fût au Mexique, et je n'aurais jamais retrouvé dans un grave médecin le brillant officier de hussards que je n'avais pas vu depuis 1815.

Après une causerie douce et presque fraternelle, nous pûmes enfin nous reposer dans de véritables lits importés de France et purs de toute méthode mexicaine. Je dormis d'un sommeil profond, heureux de songer que le lendemain la voix du conducteur ne viendrait pas m'inviter à aller prendre avant le jour la place incommode qui m'était réservée dans la diligence.

L'impatiente curiosité fut presque aussi matinale que le conducteur, et dès que je vis les teintes dorées du matin éclairer la rue du Puente del Espiritu Santo, où nous demeurions, je sortis pour faire seul et à pied un voyage de découvertes dans Mexico.

Je parcourus des rues immenses toutes ornées d'églises splendides. L'horizon est borné par les hautes montagnes qui dominent Mexico, et leurs teintes sombres font ressortir la blancheur des constructions. C'était le jour de la Toussaint, heureuse circonstance qui me permit de voir déployer tout le luxe et toute la pompe des églises et des habitants de Mexico, qui après avoir, selon l'usage, visité les lieux saints dans la matinée, vont se promener pendant les belles heures de la journée dans un lieu disposé à cet effet pour les grandes fêtes annuelles.

Pour bien se rendre compte de cette promenade temporaire, il faut avoir une idée de la grande place de Mexico ; aucune de nos places d'Europe ne peut lui être comparée sous le rapport de la dimension ; elle est bornée au nord par

la cathédrale, vaste et imposant monument auquel le Sagrario, petite église, vient se rattacher pour former, ainsi réunie à ce grand édifice, tout un côté de la place ; à l'est, le palais du Gouvernement, dont l'architecture paraît plus simple qu'elle ne l'est réellement, à cause de l'accablant voisinage de la cathédrale ; le sud présente la façade de l'Ayuntamiento¹ (Hôtel de ville) et les portales de las Flores ; enfin à l'ouest, est un monument à arcades basses nommé *los portales de Mercaderes*. Malheureusement la régularité de cette place est détruite par une espèce de bazar nommé le *Parian*. Ce monument, si l'on peut donner ce nom à une mauvaise bicoque assez mal construite, est d'une forme carrée et occupe environ un tiers de la place, en formant une rue entre les portales de Mercaderes et le palais de l'Ayuntamiento. C'est tout autour du Parian et sous les portales de Mercaderes que l'on se promène ; une vaste tente (*toldo*) qui ne sert qu'aux époques indiquées ci-dessus, est dressée et abrite les promeneurs : du côté de la place elle s'appuie sur le Parian et sur des piquets ; du côté des rues elle va d'un monument à l'autre. Toute la haute société mexicaine se rassemble là. Il y avait longtemps que je n'avais vu un monde aussi élégant ; les dames mexicaines, auxquelles on

¹ Ce fut sous le gouvernement de don Rodrigo Pacheco y Ossovio, marquis de Cerralvo, quinzième vice-roi, qu'eut lieu, le 20 septembre 1629, la terrible inondation de Mexico, qui dura jusqu'à l'année 1631, et qui se renouvela en 1634. On fit construire alors la chaussée de San Christoval et ses dépendances, telle qu'on la voit aujourd'hui, pour empêcher la communication des petits lacs avec celui de Tezcuco.

Les désastres des inondations ne furent cependant réparés que sous le successeur de Pacheco, don Lopez Diaz de Armendariz, marquis de Cardereyta.

ne contestera pas la beauté, car elles sont de race espagnole, portent la mantille et le vêtement gracieux de la mère-patrie. J'ai remarqué avec peine que le chapeau commençait à faire irruption à Mexico comme dans toutes les grandes villes, et je dois avouer que les dames mexicaines ne gagnent pas au change. Elles sont aussi empruntées, aussi inhabiles à porter les modes françaises, que nos Parisiennes quand elles s'affublent de la mantille, cette coiffure embarrassante qui exige tant d'habitude pour être gracieuse et aisée. Les petits enfants étaient habillés de la manière la plus ridicule ; il n'est sorte d'ajustements qu'on ne leur mette sur le corps, des plumes, des fleurs artificielles, du clinquant, des étoffes aux couleurs vives et inharmonieuses ; ils ont l'air de célébrer la fête des fous : heureusement que mes yeux pouvaient se reposer de temps à autre sur un élégant de la campagne tenant au bras une *poblana* aux formes sveltes et soutenues, et au teint cuivré ; leurs costumes, d'une richesse extrême, faisait un contraste frappant avec les redingotes et les fracs étriqués ; la comparaison, qui n'était point à l'avantage de ces derniers, me faisait regretter que les modes parisiennes aient étendu leur empire jusque dans le nouveau monde.

Le vêtement des habitants de la campagne est une modification de celui des Andalous ; l'or et l'argent sont semés avec profusion sur une étoffe brillante couverte de riches broderies en soie ; au lieu d'une veste, cette partie du vêtement ressemble à une blouse fort courte qui ne descend pas si bas que la taille ; quelquefois au lieu de drap on emploie la peau de chamois ; les broderies sont alors généralement noires ; le pantalon ne dépasse pas la ceinture, il est ordi-